

Roger, leur fils aîné, avait creusé sous l'abri-maison de jardin, un souterrain étroit et sombre pour nous loger. Nous y restions dans la journée, sans bouger, ni parler. Des gens venaient cultiver leur lopin, il ne fallait faire aucun bruit. Nous pouvions sortir une fois le soir venu lorsque tous les jardiniers des environs étaient partis. Alors seulement nous pouvions respirer, bouger... C'était la joie de nous retrouver, d'être ensemble. C'est paradoxal, mais je n'ai que des souvenirs heureux de ces moments. Pour dormir, les matelas étaient tirés de dessous les lits. On se débrouillait. Le jeune Michel me tenait la main : « n'ai pas peur Clairette, je suis là » me disait-il.

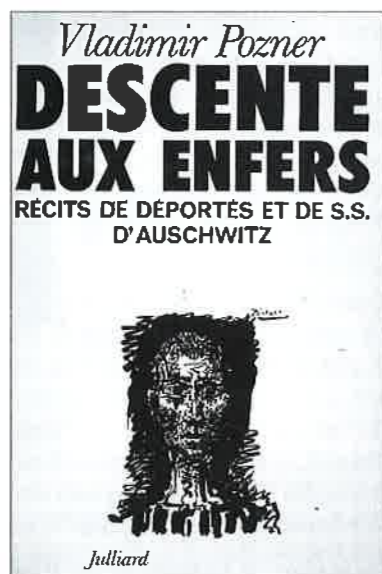
Comme il n'y avait pas d'eau courant, leur fils Roger s'arrangeait pour en apporter. Il partait par le sentier, tirant une charrette sur laquelle était posé un grand tonneau appelé « la tonne ». Il devait effectuer plusieurs voyages. Pour l'éclairage, on utilisait des lampes à pétrole en cuivre, très brillantes, qui renvoyaient la lumière vacillante. A l'horizon, je me souviens d'avoir vu un magnifique feu d'artifice : un aérodrome bombardé et des flammes qui embrasaient la nuit. Nous avons été cachés,

Histoire du témoignage

Descente aux Enfers : un récit publié par l'Amicale d'Auschwitz et Vladimir Pozner en 1980

- Origines de l'ouvrage 10
- Le récit et l'enjeu de la représentation 11
- Approche du témoignage, source de savoir, au travers des critiques 12

Nous poursuivons la série d'articles consacrés au témoignage des survivants de la Shoah et son histoire, envisagée au travers de l'action menée par l'Amicale d'Auschwitz - Union des Déportés.



nourris, hébergés avec affection pendant huit mois. Durant tout ce temps, les Corbery ont subvenu à tous nos besoins, ils nous ont entourés de leur affection profonde.

De tout cela, est née une belle histoire : un de mes oncles, frère de mon père, Roger Mazalto est revenu d'un stalag en Allemagne où il était resté prisonnier durant 5 ans. Lulu et lui sont tombés amoureux et se sont mariés ! Ainsi Lulu a-t-elle cimenté le lien entre nos familles.

Les années passant, lorsque nous avons appris la possibilité qui était offerte par le Mémorial de Yad Vashem de rendre hommage aux personnes qui avaient aidé des Juifs, ma mère, mon frère et moi, avons entrepris les démarches pour que la famille Corbery soit reconnue « Juste entre les nations ». La cérémonie s'est déroulée le 21 janvier 1996 au Musée national de la Résistance à Champigny sur Marne. »

Claire Romi

Origines de l'ouvrage

Descente aux enfers, Récits de déportés et de SS d'Auschwitz : on a peut-être oublié cet ouvrage qui fut porté conjointement par l'Amicale d'Auschwitz et Vladimir Pozner, publié par les Éditions Julliard¹. En cette année 1980, il accompagne le 35^e anniversaire de la « libération » du camp d'Auschwitz. Sur la couverture, le dessin de Pablo Picasso représentant un homme au visage émacié portant le vêtement rayé, avait été réalisée par le grand artiste un quart de siècle avant, pour le 10^e anniversaire (1955).² Si cet ouvrage manifeste la volonté des survivants de promouvoir le témoignage comme source de savoir, pour dire l'histoire de la déportation et du génocide, il s'inscrit aussi dans un contexte marqué par l'émergence de la parole négationnisme.

Vladimir Pozner, l'auteur sollicité par l'Amicale, n'est pas un déporté. Avec lui, les survivants se tournent vers un intellectuel de renom dont la vie traverse tout le 20^e siècle.³

« Nous avons eu la chance extraordinaire de rencontrer l'extrême sensibilité de Vladimir Pozner. Il s'est entretenu avec certains d'entre nous, il a fait un choix dans les textes que nous lui avons confiés et, familier de l'expression cinématographique, il a su réaliser ce montage bouleversant ».⁴

Né en 1905 en France de parents juifs réfugiés, d'origine russe et lituanienne, anti-tsaristes, il découvre la Russie lors de leur retour.⁵ Il y reste une décennie, entre 1910 et 1921. Après avoir vécu les événements révolutionnaires, il revient en France, étudie les lettres à la Sorbonne puis travaille dans l'édition. Il devient journaliste et écrivain, spécialiste notamment de la littérature russe.⁶ Parallèlement, en cet entre-deux-guerres, il s'engage dans la lutte antifasciste et adhère au parti

communiste. Il se réfugie aux États-Unis en 1940. Sur la côte Ouest, il devient scénariste à Hollywood, une activité qu'il poursuit en France après son retour en 1946. Engagé contre la guerre d'Algérie, il est victime d'un attentat de l'OAS perpétré à son domicile. Durant le siècle, son chemin a croisé celui de nombre d'intellectuels de premier plan, russes, français, européens, américains. Vladimir Pozner laisse une œuvre riche, constituée de romans, reportages, traductions, essais, scénarios, recueils de poésie.

Un projet pédagogique

La parution de l'ouvrage est annoncée par la présidente Marie-Elisa Cohen dans le bulletin *Après Auschwitz* :

« En ce 35^e anniversaire de la libération d'Auschwitz par l'armée soviétique, notre pensée va vers tous ceux qui ont été assassinés par les nazis, ceux qui sont morts depuis notre retour, vers les familles où il y a des vides toujours douloureux. Nous sommes bien peu pour témoigner ; c'est pourquoi nous attachons la plus grande importance à la sortie du livre « Descente aux Enfers ». Éditions Julliard.

Depuis de nombreuses années, nous cherchions à utiliser ce précieux capital qui est constitué par les témoignages recueillis par l'Amicale à notre retour auxquels s'ajoutent d'autres parus depuis les extraordinaires déclarations de Hoess dans sa confession et du Dr SS Kremer dans son journal intime.

Nos connaissances sur le fonctionnement de l'extermination massive comme les relations entre les industriels et le commandement SS se sont affinées. Il était temps de faire un livre. Notre chance a été de trouver un écrivain sensible à nos préoccupations et d'une délicatesse très grande ; je veux parler de Vladimir Pozner qui a su choisir dans les textes que nous lui avons confiés. En technicien du cinéma, il a su monter un ouvrage qui - nous l'espérons et le croyons - fera comprendre ce qu'a été Auschwitz. Un bref historique des camps d'Auschwitz permettra de comprendre ce qui s'est passé il y a 40 ans dans cette partie de l'Europe occupé par les nazis ».⁷

La présidente le précise : il s'agit d'un projet éminemment pédagogique. Tissé de multiples voix, l'ouvrage est avant tout destiné à faire « comprendre ce qu'a été Auschwitz ». Au-delà, l'originalité est encore d'associer le témoignage à l'information historique dans une postface dont le titre doit être noté : « Histoire des camps d'Auschwitz par l'Amicale des anciens déportés d'Auschwitz et des camps de Haute-Silésie ». Il s'agit d'un « précis » de 40 pages, rédigé par des survivants.⁸ Trente-cinq années après la fin de la guerre, grâce au travail réalisé durant les précédentes décennies par les historiens, particulièrement ceux du Musée d'État d'Auschwitz, les grands traits de l'histoire du centre d'assassinat et du complexe concentrationnaire créé par les nazis sont désormais connus. Les survivants ont pu trouver des réponses à leurs questions et relier le vécu qu'il avait subi, eux et leur famille, à l'histoire façonnée par le nazisme, particulièrement celle du génocide.

Contexte

La récente émergence de l'expression négationniste dans l'espace public est également évoquée à plusieurs reprises.

« Depuis plusieurs années, nous avons formé le projet de publier des témoignages sur Auschwitz. Au lendemain de « l'affaire Darquier de Pellepoix » cela nous a paru nécessaire de ne pas tarder. »⁹

Et encore dans l'avant-propos collectif de l'ouvrage :

« L'hiver 1978-79 nous a montré l'impérieuse nécessité de présenter les hommes - victimes et bourreaux - tels qu'ils ont été réellement impliqués dans l'holocauste ».¹⁰

Il s'agissait bien de réagir et de contrer la négation, de répondre au danger qu'elle représentait pour la jeunesse - ce dont s'inquiète particulièrement Marie-Elisa Cohen. Pour cela, il était nécessaire de produire et diffuser dans l'espace public, à partir de leur expérience, une représentation juste et forte de ce qu'avait été le génocide.

Récit et enjeu de la représentation

Richesse testimoniale

Le rapprochement d'un grand nombre d'extraits destiné à forger une représentation de l'assassinat et de l'univers concentrationnaire n'est pas une idée nouvelle. Vladimir Pozner reprend un principe au fondement de deux autres ouvrages publiés juste après la fin de la guerre. *Témoignages d'Auschwitz* édité en 1946 avait été l'une des premières initiatives de la jeune Amicale d'Auschwitz, fondée l'année précédente. Le second ouvrage *De l'Université aux camps de concentration, témoignages strasbourgeois* publié en 1947 présente des témoignages de rescapés, juifs et non juifs, ayant travaillé avant la guerre à l'université de Strasbourg. V. Pozner sollicite peu ce dernier à la différence du premier, qui se trouve ainsi remis en valeur 34 ans après.¹¹

« Ces voix multiples se répondent, se croisent, se suivent et, ensemble, font entendre le chant de la détresse et de la souffrance, du courage et de l'espoir. Elles nous révèlent ce que fut cette descente aux enfers du XX^e siècle ».¹²

Nourri d'une riche diversité testimoniale, le « montage » produit un récit de plus de 200 pages, appuyé sur la « chronologie » subie par les survivants, depuis leur arrestation jusqu'à leur retour en France.

L'origine des témoignages est plurielle. 58 sources sont indiquées correspondant à 57 personnes, 36 hommes et 21 femmes¹³. Survivantes et survivants juifs déportés de France vers Auschwitz-Birkenau sont logiquement les plus nombreux, à côté de résistantes et résistants, non juifs, rescapés des convois dits des 45000 et 31000, ou encore de prisonniers politiques polonais qui furent internés au camp d'Auschwitz. La perspective européenne est également représentée (Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Italie, Allemagne).

¹ *Descente aux enfers : récits de déportés et de S.S. d'Auschwitz* réunis et présentés par Vladimir Pozner, publié par l'Amicale des déportés d'Auschwitz et des camps de Haute-Silésie, Paris, Julliard, 1980

² A noter que les deux hommes se connaissaient : la correspondance de Vladimir Pozner avec Pablo Picasso, constituée entre 1955 et 1964, est conservée au Musée Picasso à Paris.

³ 1905-1992. *Dictionnaire biographique Le Maitron*, notice par Nicole Racine, consultable en ligne.

⁴ *Ibid.*

⁵ Il faut consulter le site porté par l'association « Les amis de Vladimir Pozner » : pozner.fr (sous-titre : « avec sa machine à écrire portable dans le chaos du XX^e siècle »). La revue *Europe, Revue littéraire et mensuelle*, lui a consacré un numéro spécial sous la direction de Danièle Sallenave, n° 1017-1018 / Janvier-Février 2014.

⁶ Il écrit dans plusieurs revues, *Bifur, Europe, Les Nouvelles littéraires* et *La NRF*.

⁷ *Après Auschwitz*, n°188, p.1, Éditorial

⁸ pp.239-279

⁹ *Après Auschwitz*, n°189, p.1, texte non signé.

¹⁰ *Descente aux Enfers*, p.7

¹¹ Les survivants qui avaient participé à cet ouvrage en 1946 et dont le témoignage est ré-exploité dans *Descente aux Enfers...* : Roger Abada, Paul Bendel, Claudette Bloch, Thérèse Chassaing, Berthe Falk, Nahum Feintin, Furmanski Eugène Garnier, Jacques Serge Golse, Désiré Haffner, Maurice et Mira Honel, Marie-Elisa Nordmann, René Petitjean, Robert Waitz, A. Wiler.

¹² Quatrième de couverture.

¹³ Liste, pp.235-238. Toutefois d'autres sources sont citées dans l'ouvrage qui ne sont pas prises en compte dans la liste.

Des extraits sont issus d’ouvrages publiés émanant : de personnalités de l’Amicale ou proches d’elle (ainsi Louise Alcan, Suzanne Birnbaum, Odette Elina, Maurice Honel), de survivants évoluant dans des cercles associatifs proches (Henry Bulawko et Georges Wellers), d’hommes de lettres reconnus (Primo Levi et Benjamin Fondane – qui n’a pas survécu), ainsi que de Polonais non juifs.¹⁴ V. Pozner a consulté également des témoignages au stade de manuscrit, dont certains sont devenus ultérieurement des livres, (notamment Maurice Cling et Adélaïde Hautval)¹⁵, exploité des dépositions effectuées dans le cadre de procédures judiciaires¹⁶ ou des témoignages recueillis par des institutions (le Musée d’État d’Auschwitz, le Comité international d’Auschwitz).¹⁷ S’ajoutent à cette richesse testimoniale, des entretiens menés notamment avec Suzanne Falk et Macha Ravine.

Il faut encore distinguer les témoignages des victimes de ceux des bourreaux que l’ouvrage fait se côtoyer pour dire le réel du centre d’extermination. Le choix s’est porté sur les témoignages de deux responsables SS de premier plan : Rudolf Hoess et Johann Paul Kremer.

Une première approche sociologique – que l’on ne peut présenter de manière exhaustive dans le cadre de ce court article – indique un groupe constitué de personnes, hommes et femmes, ayant majoritairement suivi des études et/ou ayant été engagés politiquement essentiellement dans les partis de gauche, surtout le parti communiste.

Dire l’Enfer

« Enfer » : le titre fait référence à *La divine comédie* de Dante Alighieri. L’ouvrage s’ouvre sur une évocation de l’œuvre du 14^e siècle qui accompagne la construction de ce récit sur l’univers d’Auschwitz. Vladimir Pozner est le maître discret de la narration, qu’il organise de bout en bout. Il nous fait entrer simplement au sein de celle-ci par un échange avec Suzanne Falk, s’adressant à elle sur le ton de l’amitié et de la proximité :

« Je dis : «Alors, Suzanne, ton histoire».

Suzanne Falk est assise en face de moi, elle me regarde mais ne me voit pas ».

Si le récit prend en compte toutes les « phases » vécues par les survivants et par conséquent un certain nombre d’éléments factuels, on le perçoit surtout inspiré par la volonté très forte de faire entendre la dimension du crime et la profondeur de l’atteinte faite à l’Homme et aux valeurs. Ainsi, pour prendre un seul exemple, cet échange entre V. Pozner et Suzanne Falk sur le moment de l’entrée au camp et les premiers jours :

« Je [V. Pozner] demande à Suzanne :

— Tu t’en souviens ?

— Quand ils marchaient, répond-elle, le ciel était rouge, des flammes énormes sortaient des crémateires. Et depuis je ne peux pas passer du côté des hauts fourneaux sans être saisie d’angoisse, je fais une crise de peur, d’angoisse quand je vois une grande cheminée d’usine fumer. […]

.....

^[14] Pelagia Lewinska, Elzbieta Piekut-Warszawska, Seweryna Szmaglewska et Tomasz Sobanski, qui s’est échappé d’Auschwitz.

^[15] Et Macha Ravine, Odette Rosentock, Charles Gelbhart, Léon Laudau.

^[16] En Pologne : à Varsovie, Stanislas Dubiel ; Cracovie, Wladisls Fejkel ; en Allemagne : à Nuremberg, Marie-Claude Vaillant-Couturier ; à Francfort en 1963, Fabian, Farber, Hermann Langbein, Dounia Wasserstrom, Jean Weiss, Otto Wolken, Ludwig Woerl, Raja Kagan, Paisikovic Dow.

^[17] Adolf Gawlewicz, Dorota Lorsa.

^[18] Descente..., pp.37-38

^[19] Après Auschwitz, n°189, février-mars-avril 1980, p.1

— Est-ce qu’il ne t’est jamais arrivé de faire des rêves du camp ?

— Je ne me souviens pas. Sûrement on devait rêver de liberté, de la vie, du monde puisqu’on vivait sur une autre planète : on vivait dans un autre monde, dans quelque chose qui ne nous semble pas le monde. Quand je suis arrivée j’ai eu l’impression d’être… Je ne sais pas, sur Mars, sur une autre planète. La vie était démente, rien n’était logique ; pour la gamine que j’étais, c’était impensable. Qu’on brûle des gens, qu’on prenne des gens innocents, qu’on les tue, qu’on les massacre, je ne voulais pas le croire. J’ai mis du temps à le croire. Même étant dans le camp, j’ai mis un mois ou deux à croire que la fumée qui montait et les flammes étaient des gens qu’ont gazait et qu’on brûlait. Je croyais que c’était des morts de maladie, je croyais que c’était les ordures. Ça ne me venait pas à l’esprit, ça n’entrait pas dans ma tête, c’était incompréhensible. Comment peux-tu admettre qu’on prenne des gens, on les rentre, on les gaze et qu’on les tue alors qu’ils n’ont rien fait ? Ce n’était pas pensable

— Elle répète la même chose de 36 façons différentes. […] »¹⁸

Approche du témoignage, source de savoir, au travers des critiques

Le bulletin de l’Amicale s’est attaché à rendre compte de l’accueil favorable exprimé notamment par la presse. *A posteriori*, ces critiques nous servent à envisager la question de l’apport du témoignage à la construction de la connaissance.

Un des premiers publics est constitué par les élèves, étudiants et enseignants. Ainsi, Martine, étudiante à Paris, âgée de 23 ans :

« Terrible à lire ? oui, sans aucun doute.

Insoutenable ? non, je ne le pense pas.

Nécessaire ? oui, à coup sûr. Je suis persuadée que tous les livres sur ce sujet sont plus que nécessaires surtout après toutes les accusations que nous avons récemment entendues.

Ce que j’ai particulièrement apprécié dans ce livre qui diffère de tous ceux que j’ai lus, c’est la façon dont il est construit : des mêmes événements sont racontés par différents témoignages, les éclairant à chaque fois d’un jour nouveau, chaque personne apportant sa propre vision, sa propre sensibilité.

La multiplicité des récits rend ce livre « vivant » et nous permet, s’il est possible, de mieux apercevoir ce que pouvait être la survie de tous les jours dans ce camp d’Auschwitz.¹⁹

À la dimension de l’ouvrage qui se veut pédagogique, un enseignant de Chambéry réagit :

« Permettez-moi de donner mon avis d’enseignant : d’un point de vue pédagogique, il est excellent, clair, sans monotonie du fait de la variété des témoignages. Si bien que ces récits pourtant horribles, sont accessibles à des adolescents à partir de 14 ans je crois. J’ajoute que pour ceux des scolaires, qui n’ont qu’une vague idée du drame, la post-face est à la fois brève et complète, qu’on peut en recommander la lecture avant celle des récits proprement dits.

Je pense que lorsque cet ouvrage sera disponible dans les librairies locales, une information sera utilement dispensée aux enseignants du secondaire dans l’agglomération, pour les inviter à l’acquérir pour leurs bibliothèques de classe.

Recevez toutes mes meilleures amitiés. »

Chambéry (Savoie)²⁰

Plusieurs journaux – *Le Monde*, *L’Humanité*, *Le Canard enchaîné*, *Le Nouvel Observateur* – ont présenté l’ouvrage très positivement. Les auteurs des articles, journalistes et intellectuels, expriment la surprise de découvrir et d’apprendre. Ils pensaient tout savoir. L’ouvrage leur a apporté une nouvelle connaissance. Au-delà de la dimension factuelle dont est tissé l’ouvrage, il y a une prise de conscience plus sensible de la dimension du crime, de la réalité de la barbarie, de la profondeur de l’atteinte.

Dans *L’Humanité*, c’est Madeleine Riffaud qui l’évoque et qui nous parle aussi d’elle-même.²¹ Née en 1924, résistante, devenue journaliste et grand reporter (notamment des guerres d’Algérie et du Vietnam) :

« Moi qui croyais tout savoir des camps nazis, je l’ai lu d’un trait. J’en ai pris plein la gueule et j’ai besoin de vous crier : « ça y est ! 35 ans après. Quelqu’un est arrivé à écrire l’indicible ! Auschwitz, c’était ça » Nous avons besoin de ce livre.

On trouvera ici la vérité entière. Au vent de l’oubli programmé, nos pistes ont donc tenu sur le sable.

Des voix multiples se croisent, s’interpellent, se répondent dans l’espace du récit, voix des morts des vivants, celles des déportés eux-mêmes. Chacune contant son histoire et la souffrance des autres. Voix de millions d’hommes et de femmes partis en fumée pour « le commando du ciel » : juifs, tziganes, combattants tchèques, russes, résistants, communistes français… L’auteur a plongé dans la masse des documents conservés par l’Amicale des Anciens d’Auschwitz, écrits volants, parfois à peine décryptables.

Avec la qualité d’écoute qui est la sienne, Pozner a su provoquer des survivants à se souvenir, à exprimer ce qu’ils avaient tu, 35 années durant. Il nous fait écouter leurs paroles et entendre leurs silences :

« la beauté », disent-elles, « des matins ».

« La beauté, disent les voix, des matins. » Et encore l’image d’une petite fille inconnue exécutée seule (pourquoi ?) contre le Mur Noir, sa natte bien tressée, ses chaussures époussetées de la main. Et l’insolite, un jour, d’un bouquet de lilas.

Oui, la beauté. Peut-être est-ce là l’évènement. Beauté d’une œuvre ordonnée comme une symphonie, où les vers de Dante, compagnon de Pozner pour ce voyage, sont leitmotiv et contre-point.

Beauté de l’être humain, dans la pire des détresses, où tout est entrepris pour l’avilir, quand il parvient à créer une équipe, à partager, à ne pas quitter aux portes des enfers - avec ses vêtements, sa montre, ses photos souvenirs, son alliance, ses cheveux et son corps qui deviendront cendres et savon - son espérance.²²

.....

^[20] Ibid.

^[21] Elle est aussi poète. Croix de guerre, 1939-1945. En 2010, son histoire est mise en valeur par Philippe Rostant dans le documentaire Les Trois guerres de Madeleine Riffaud (récompensé par une Étoile de la SCAM en 2011 et le grand prix du festival du cinéma engagé d’Alger en 2012).

^[22] Madeleine Riffaud, L’Humanité, 14 février 1980

^[23] (1915-1997). Voir le site pozner.fr

^[24] 21 mars 1980

Le témoignage apparaît bien comme vecteur de connaissance. On note que Madeleine Riffaud attribue à Vladimir Pozner la faculté d’exprimer l’indicible par la valorisation du témoignage. Une autre réaction intéressante est celle de Claude Roy - qui connaissait Pozner.²³ Poète, journaliste, résistant, il fut proche du parti communiste entre la période de la guerre et 1956. Il s’exprime dans le *Nouvel Observateur*.²⁴

« Vladimir Pozner a compris que, s’agissant d’une chose aussi monstrueuse et à la lettre aussi incroyable, la rigueur, l’objectivité et la sobriété seraient plus convaincantes et plus impressionnantes que les éclats d’une éloquence vengeresse. Telle était en quelque sorte la chance des criminels : leurs crimes sont si horribles que personne ne pouvait y croire. Et les criminels comptaient précisément sur cette incrédulité.

Laissons de côté cette ignoble courbe et revenons à leurs victimes, nos amis, nos frères et sœurs, déportés et résistants. Chacun d’eux a vécu l’affreux cauchemar à sa façon et dans son optique propre. Leurs témoignages forment ainsi comme une monstrueuse succession de faits divers, un film d’horreur ponctué de rougeoiements et de cris d’épouvante. Dans cette vie à Auschwitz (si l’on ose parler d’une vie), les raffinements insoutenables de l’horreur se détachent sur un fond de rationalisation pédantesque.

D’un côté la manie doctorale des fonctionnaires, de l’autre la fumée monte des bûchers et des fours ; la systématisation administrative, et les atrocités ; les bordereaux, et le sadisme : tout cela compose un tableau démentiel, à la fois effrayant et grotesque. L’appel et le contre-appel cent fois recommencés dans les matins glacés et ces lieux maudits ; les hurlements des sur-hommes confondus avec les aboiements sinistres de leurs sur-chiens, comptant et recomptant sans cesse leurs malheureux fantômes ou ce qui en restait, comme si un seul manquant pouvait compromettre l’effort de guerre allemand… les gestionnaires de l’extermination sont consciencieux à leur manière, ils tenaient soigneusement à jour leur compte de cadavres, en vue de la récupération industrielle. Horreur et méthode. La monotonie dans l’horreur. Qu’on nous pardonne ce mot horreur qui revient à chaque ligne. On ne peut aller au-delà.

On dira peut-être, encore un livre sur Auschwitz ! Un livre de plus ! *Descente aux enfers* est certes un livre « dérangeant ». Mais c’est plutôt l’indifférence des non-concernés qui est accablante.

Utilisant des témoignages déjà publiés, dont il a extrait le plus fort, recueillant avec une attention extrême les souvenirs des déportés qui ne s’étaient pas encore exprimés, amassant des manuscrits inédits et en tirant les moments décisifs, Vladimir Pozner nous donne à vivre ce que David Rousset nomma

« les jours de notre mort », le destin des captifs des camps de la mort. Une rumeur monte de la foule obscure, qui semble, à travers des centaines de déportés, raconter l’expérience d’un seul déporté, de l’arrestation par la Gestapo à la libération - ou au four crématoire.

On a élevé de très nécessaires monuments au « Déporté inconnu », « Descente aux enfers » est mieux encore : un admi-

Des extraits sont issus d’ouvrages publiés émanant : de personnalités de l’Amicale ou proches d’elle (ainsi Louise Alcan, Suzanne Birnbaum, Odette Elina, Maurice Honel), de survivants évoluant dans des cercles associatifs proches (Henry Bulawko et Georges Wellers), d’hommes de lettres reconnus (Primo Levi et Benjamin Fondane – qui n’a pas survécu), ainsi que de Polonais non juifs.¹⁴ V. Pozner a consulté également des témoignages au stade de manuscrit, dont certains sont devenus ultérieurement des livres, (notamment Maurice Cling et Adélaïde Hautval)¹⁵, exploité des dépositions effectuées dans le cadre de procédures judiciaires¹⁶ ou des témoignages recueillis par des institutions (le Musée d’État d’Auschwitz, le Comité international d’Auschwitz).¹⁷ S’ajoutent à cette richesse testimoniale, des entretiens menés notamment avec Suzanne Falk et Macha Ravine.

Il faut encore distinguer les témoignages des victimes de ceux des bourreaux que l’ouvrage fait se côtoyer pour dire le réel du centre d’extermination. Le choix s’est porté sur les témoignages de deux responsables SS de premier plan : Rudolf Hoess et Johann Paul Kremer.

Une première approche sociologique – que l’on ne peut présenter de manière exhaustive dans le cadre de ce court article – indique un groupe constitué de personnes, hommes et femmes, ayant majoritairement suivi des études et/ou ayant été engagés politiquement essentiellement dans les partis de gauche, surtout le parti communiste.

Dire l’Enfer

« Enfer » : le titre fait référence à *La divine comédie* de Dante Alighieri. L’ouvrage s’ouvre sur une évocation de l’œuvre du 14^e siècle qui accompagne la construction de ce récit sur l’univers d’Auschwitz. Vladimir Pozner est le maître discret de la narration, qu’il organise de bout en bout. Il nous fait entrer simplement au sein de celle-ci par un échange avec Suzanne Falk, s’adressant à elle sur le ton de l’amitié et de la proximité :

« Je dis : «Alors, Suzanne, ton histoire».

Suzanne Falk est assise en face de moi, elle me regarde mais ne me voit pas ».

Si le récit prend en compte toutes les « phases » vécues par les survivants et par conséquent un certain nombre d’éléments factuels, on le perçoit surtout inspiré par la volonté très forte de faire entendre la dimension du crime et la profondeur de l’atteinte faite à l’Homme et aux valeurs. Ainsi, pour prendre un seul exemple, cet échange entre V. Pozner et Suzanne Falk sur le moment de l’entrée au camp et les premiers jours :

« Je [V. Pozner] demande à Suzanne :

— Tu t’en souviens ?

— Quand ils marchaient, répond-elle, le ciel était rouge, des flammes énormes sortaient des crématoires. Et depuis je ne peux pas passer du côté des hauts fourneaux sans être saisie d’angoisse, je fais une crise de peur, d’angoisse quand je vois une grande cheminée d’usine fumer. […]

.....

^[14] Pelagia Lewinska, Elzbieta Piekut-Warszawska, Seweryna Szmaglewska et Tomasz Sobanski, qui s’est échappé d’Auschwitz.

^[15] Et Macha Ravine, Odette Rosentock, Charles Gelbhart, Léon Laudau.

^[16] En Pologne : à Varsovie, Stanislas Dubiel ; Cracovie, Wladisls Fejkel ; en Allemagne : à Nuremberg, Marie-Claude Vaillant-Couturier ; à Francfort en 1963, Fabian, Farber, Hermann Langbein, Dounia Wasserstrom, Jean Weiss, Otto Wolken, Ludwig Woerl, Raja Kagan, Paisikovic Dow.

^[17] Adolf Gawlewicz, Dorota Lorsche.

^[18] Descente..., pp.37-38

^[19] Après Auschwitz, n°189, février-mars-avril 1980, p.1

— Est-ce qu’il ne t’est jamais arrivé de faire des rêves du camp ?

— Je ne me souviens pas. Sûrement on devait rêver de liberté, de la vie, du monde puisqu’on vivait sur une autre planète : on vivait dans un autre monde, dans quelque chose qui ne nous semble pas le monde. Quand je suis arrivée j’ai eu l’impression d’être… Je ne sais pas, sur Mars, sur une autre planète. La vie était démente, rien n’était logique ; pour la gamine que j’étais, c’était impensable. Qu’on brûle des gens, qu’on prenne des gens innocents, qu’on les tue, qu’on les massacre, je ne voulais pas le croire. J’ai mis du temps à le croire. Même étant dans le camp, j’ai mis un mois ou deux à croire que la fumée qui montait et les flammes étaient des gens qu’ont gazait et qu’on brûlait. Je croyais que c’était des morts de maladie, je croyais que c’était les ordures. Ça ne me venait pas à l’esprit, ça n’entrait pas dans ma tête, c’était incompréhensible. Comment peux-tu admettre qu’on prenne des gens, on les rentre, on les gaze et qu’on les tue alors qu’ils n’ont rien fait ? Ce n’était pas pensable

— Elle répète la même chose de 36 façons différentes. […] »¹⁸

Approche du témoignage, source de savoir, au travers des critiques

Le bulletin de l’Amicale s’est attaché à rendre compte de l’accueil favorable exprimé notamment par la presse. *A posteriori*, ces critiques nous servent à envisager la question de l’apport du témoignage à la construction de la connaissance.

Un des premiers publics est constitué par les élèves, étudiants et enseignants. Ainsi, Martine, étudiante à Paris, âgée de 23 ans :

« Terrible à lire ? oui, sans aucun doute.

Insoutenable ? non, je ne le pense pas.

Nécessaire ? oui, à coup sûr. Je suis persuadée que tous les livres sur ce sujet sont plus que nécessaires surtout après toutes les accusations que nous avons récemment entendues.

Ce que j’ai particulièrement apprécié dans ce livre qui diffère de tous ceux que j’ai lus, c’est la façon dont il est construit : des mêmes événements sont racontés par différents témoignages, les éclairant à chaque fois d’un jour nouveau, chaque personne apportant sa propre vision, sa propre sensibilité.

La multiplicité des récits rend ce livre « vivant » et nous permet, s’il est possible, de mieux apercevoir ce que pouvait être la survie de tous les jours dans ce camp d’Auschwitz.¹⁹

À la dimension de l’ouvrage qui se veut pédagogique, un enseignant de Chambéry réagit :

« Permettez-moi de donner mon avis d’enseignant : d’un point de vue pédagogique, il est excellent, clair, sans monotonie du fait de la variété des témoignages. Si bien que ces récits pourtant horribles, sont accessibles à des adolescents à partir de 14 ans je crois. J’ajoute que pour ceux des scolaires, qui n’ont qu’une vague idée du drame, la post-face est à la fois brève et complète, qu’on peut en recommander la lecture avant celle des récits proprement dits.

Je pense que lorsque cet ouvrage sera disponible dans les librairies locales, une information sera utilement dispensée aux enseignants du secondaire dans l’agglomération, pour les inviter à l’acquérir pour leurs bibliothèques de classe.

Recevez toutes mes meilleures amitiés. »

Chambéry (Savoie)²⁰

Plusieurs journaux – *Le Monde*, *L’Humanité*, *Le Canard enchaîné*, *Le Nouvel Observateur* – ont présenté l’ouvrage très positivement. Les auteurs des articles, journalistes et intellectuels, expriment la surprise de découvrir et d’apprendre. Ils pensaient tout savoir. L’ouvrage leur a apporté une nouvelle connaissance. Au-delà de la dimension factuelle dont est tissé l’ouvrage, il y a une prise de conscience plus sensible de la dimension du crime, de la réalité de la barbarie, de la profondeur de l’atteinte.

Dans *L’Humanité*, c’est Madeleine Riffaud qui l’évoque et qui nous parle aussi d’elle-même.²¹ Née en 1924, résistante, devenue journaliste et grand reporter (notamment des guerres d’Algérie et du Vietnam) :

« Moi qui croyais tout savoir des camps nazis, je l’ai lu d’un trait. J’en ai pris plein la gueule et j’ai besoin de vous crier : « ça y est ! 35 ans après. Quelqu’un est arrivé à écrire l’indicible ! Auschwitz, c’était ça » Nous avons besoin de ce livre.

On trouvera ici la vérité entière. Au vent de l’oubli programmé, nos pistes ont donc tenu sur le sable.

Des voix multiples se croisent, s’interpellent, se répondent dans l’espace du récit, voix des morts des vivants, celles des déportés eux-mêmes. Chacune contant son histoire et la souffrance des autres. Voix de millions d’hommes et de femmes partis en fumée pour « le commando du ciel » : juifs, tziganes, combattants tchèques, russes, résistants, communistes français… L’auteur a plongé dans la masse des documents conservés par l’Amicale des Anciens d’Auschwitz, écrits volants, parfois à peine décryptables.

Avec la qualité d’écoute qui est la sienne, Pozner a su provoquer des survivants à se souvenir, à exprimer ce qu’ils avaient tu, 35 années durant. Il nous fait écouter leurs paroles et entendre leurs silences :

« la beauté », disent-elles, « des matins ».

« La beauté, disent les voix, des matins. » Et encore l’image d’une petite fille inconnue exécutée seule (pourquoi ?) contre le Mur Noir, sa natte bien tressée, ses chaussures époussetées de la main. Et l’insolite, un jour, d’un bouquet de lilas.

Oui, la beauté. Peut-être est-ce là l’évènement. Beauté d’une œuvre ordonnée comme une symphonie, où les vers de Dante, compagnon de Pozner pour ce voyage, sont leitmotiv et contrepoint.

Beauté de l’être humain, dans la pire des détresses, où tout est entrepris pour l’avilir, quand il parvient à créer une équipe, à partager, à ne pas quitter aux portes des enfers - avec ses vêtements, sa montre, ses photos souvenirs, son alliance, ses cheveux et son corps qui deviendront cendres et savon - son espérance.²²

.....

^[20] Ibid.

^[21] Elle est aussi poète. Croix de guerre, 1939-1945. En 2010, son histoire est mise en valeur par Philippe Rostant dans le documentaire Les Trois guerres de Madeleine Riffaud (récompensé par une Étoile de la SCAM en 2011 et le grand prix du festival du cinéma engagé d’Alger en 2012).

^[22] Madeleine Riffaud, L’Humanité, 14 février 1980

^[23] (1915-1997). Voir le site pozner.fr

^[24] 21 mars 1980

Le témoignage apparaît bien comme vecteur de connaissance. On note que Madeleine Riffaud attribue à Vladimir Pozner la faculté d’exprimer l’indicible par la valorisation du témoignage. Une autre réaction intéressante est celle de Claude Roy - qui connaissait Pozner.²³ Poète, journaliste, résistant, il fut proche du parti communiste entre la période de la guerre et 1956. Il s’exprime dans le *Nouvel Observateur*.²⁴

« Vladimir Pozner a compris que, s’agissant d’une chose aussi monstrueuse et à la lettre aussi incroyable, la rigueur, l’objectivité et la sobriété seraient plus convaincantes et plus impressionnantes que les éclats d’une éloquence vengeresse. Telle était en quelque sorte la chance des criminels : leurs crimes sont si horribles que personne ne pouvait y croire. Et les criminels comptaient précisément sur cette incrédulité.

Laissons de côté cette ignoble courbe et revenons à leurs victimes, nos amis, nos frères et sœurs, déportés et résistants. Chacun d’eux a vécu l’affreux cauchemar à sa façon et dans son optique propre. Leurs témoignages forment ainsi comme une monstrueuse succession de faits divers, un film d’horreur ponctué de rougeoiements et de cris d’épouvante. Dans cette vie à Auschwitz (si l’on ose parler d’une vie), les raffinements insoutenables de l’horreur se détachent sur un fond de rationalisation pédantesque.

D’un côté la manie doctorale des fonctionnaires, de l’autre la fumée monte des bûchers et des fours ; la systématisation administrative, et les atrocités ; les bordereaux, et le sadisme : tout cela compose un tableau démentiel, à la fois effrayant et grotesque. L’appel et le contre-appel cent fois recommencés dans les matins glacés et ces lieux maudits ; les hurlements des sur-hommes confondus avec les aboiements sinistres de leurs sur-chiens, comptant et recomptant sans cesse leurs malheureux fantômes ou ce qui en restait, comme si un seul manquant pouvait compromettre l’effort de guerre allemand… les gestionnaires de l’extermination sont consciencieux à leur manière, ils tenaient soigneusement à jour leur compte de cadavres, en vue de la récupération industrielle. Horreur et méthode. La monotonie dans l’horreur. Qu’on nous pardonne ce mot horreur qui revient à chaque ligne. On ne peut aller au-delà.

On dira peut-être, encore un livre sur Auschwitz ! Un livre de plus ! *Descente aux enfers* est certes un livre « dérangeant ». Mais c’est plutôt l’indifférence des non-concernés qui est accablante.

Utilisant des témoignages déjà publiés, dont il a extrait le plus fort, recueillant avec une attention extrême les souvenirs des déportés qui ne s’étaient pas encore exprimés, amassant des manuscrits inédits et en tirant les moments décisifs, Vladimir Pozner nous donne à vivre ce que David Rousset nomma

« les jours de notre mort », le destin des captifs des camps de la mort. Une rumeur monte de la foule obscure, qui semble, à travers des centaines de déportés, raconter l’expérience d’un seul déporté, de l’arrestation par la Gestapo à la libération - ou au four crématoire.

On a élevé de très nécessaires monuments au « Déporté inconnu », « Descente aux enfers » est mieux encore : un admi-

ble monument à ce « Déporté connu » grâce aux voix innombrables qui se fondent dans cet « Office des Ténèbres » de notre siècle.²⁵

Jean Clémentin qui a marqué le *Canard enchaîné* de son empreinte venait en 1980 de prendre en charge la critique littéraire :

Pozner a compulsé l'énorme quantité de récits recueillis dès 1946 auprès des rescapés et des rares bourreaux appréhendés d'Auschwitz. Il en a fait un choix, de ce choix un montage organisé comme un scénario qui suivrait la progression de « L'Enfer » de Dante. Il ne joue pas des douleurs et des désespoirs des victimes, ne les met pas en scène : ce serait odieux, il ne retient que des faits : une telle, un tel, tel jour, a vu ceci, subi cela ; dix, trente lignes et on passe à une autre relation. Le résultat en est, de témoin à témoin, une escalade dans l'insoutenable, un bréviaire de la monstruosité. Pourquoi ce appel que sa concision même rend plus atroce ? Parce qu'il ne faut pas oublier, dit Pozner ; il faut sans cesse réapprendre chaque génération ce qui a eu lieu, à titre de prévention.²⁶

Dans *Le Monde*, Vladimir Jankélévitch consacre un bel et long article à l'ouvrage. Il y est question encore du savoir apporté par les témoignages, un savoir spécifique et essentiel.²⁷

« L'enfer et le délire d'Auschwitz

En quels termes, dans quelle langue, commenterons-nous cette Descente aux enfers que Vladimir Pozner nous raconte d'après les récits des déportés eux-mêmes ? Je l'avoue, nous croyions savoir tout ce qui est à savoir sur l'abomination de la désolation, mais nous ne savions rien encore ; il manquait toujours quelque chose, un trait particulièrement révoltant, un raffinement inédit inventé par l'imagination diabolique des bourreaux et par l'inépuisable méchanceté humaine. Car ce qui est ici dépeint n'est pas le « premier cercle » de l'enfer, mais le dernier.

Plus d'une fois, horrifié par l'horreur sans nom étouffé par la colère inassouvie, par le désespoir et par l'impuissance, nous avons failli refermer ce livre. Et c'est pourtant un beau livre ! Sa méthode est originale et devrait être efficace. On a un peu honte d'appliquer les critères esthétiques en usage dans la république des lettres à un livre qui est avant tout un acte et un implacable réquisitoire. Descente aux enfers n'est pas l'œuvre d'un candidat au prix « Machin », et il y aurait quelque inconvenance à en louer le style et la forme.

Vladimir Pozner a compris que, s'agissant d'une chose aussi monstrueuse et à la lettre aussi incroyable, la rigueur, l'objectivité et la sobriété seraient plus convaincantes et plus impressionnantes que les éclats d'une éloquence vengeresse. Telle était en quelque sorte la chance, des criminels : leurs crimes sont si horribles que personne ne pouvait y croire. Et les criminels comptaient précisément sur cette incrédulité. [...]

On dira peut-être : encore un livre sur Auschwitz ! Un livre de plus ! Descente aux enfers est certes un livre « dérangent ». Mais c'est plutôt l'indifférence des non-concernés qui est accablante. Le livre de Pozner nous obligera à revivre inlassablement, douloureusement, le calvaire qui commence au départ de Drancy, dans l'angoisse d'une épreuve sans espérance, et se termine (au mieux !) à l'hôtel Lutetia où les survivants d'une haine délirante

²⁵ *Le Nouvel Observateur*, 21 mars 1980

²⁶ *Le Canard enchaîné*, 26 mars 1980

²⁷ *Le Monde*, 7 mars 1980. Il s'agit ici d'extraits de cet article.

²⁸ Compte rendu lu par Maxime Antelin, *Après Auschwitz*, nov-déc 1980-janvier 1981, n°192, p.4

retrouvent, hagards, la douceur d'un boulevard parisien.

Quand on a refermé le livre de Pozner on reste d'abord muet, accablé par ces saturnales atroces. À proprement parler, il n'y a pas de mots pour les dire ; une imagination normale ne saurait les décrire, une pensée normale se refuse à les concevoir ; notre douloureuse colère, notre impuissante colère ne saurait les venger ; le mot expiation lui-même n'a plus de sens ; sous les alibis, les comparaisons plus ou moins normalisantes apparaissent dérisoires et hypocrites. Non, il n'y a pas d'autres Auschwitz. Non, Auschwitz ne se compare à rien. Les pieux alibis suffiront peut-être à ceux qui jugent du haut de leur bonne conscience, de leur sérénité et de leur philosophie de l'histoire. Mais ces généralités lénifiantes ne nous rassèrent pas ; elles ne nous rendent pas le sommeil.

Écoutons l'immense rumeur anonyme des réprouvés, des humiliés, des piétinés qui s'adresse à nous dans le silence de l'insomnie ; elle monte comme un frémissement silencieux, du Mémorial dont Serge Klarsfeld a reconstitué les listes ; elle parlera jusqu'à la fin du monde d'une injustice éternelle qu'aucune théodicée ne peut expliquer ; elle nous confie le secret de la plaie honteuse, de l'ulcère hideux qui défigure à jamais notre temps ».

La « critique » de Vladimir Jankélévitch permet aussi de revenir à la question de « l'émotion », au sens large, et à son rôle dans le processus de connaissance. Les témoignages, récits personnels et structurés ne se veulent pas particulièrement dans l'émotion ; si elle est là, « naturellement », c'est aussi parce que leur témoignage exprime une réalité « impensable ».

Un pas plus loin : la réception des critiques par l'Amicale est elle-même éclairante. Ci-dessous, on lit la réaction de la secrétaire générale Louise Alcan dans son compte rendu d'activité autour du 35^e anniversaire :

« La sortie du livre « Descente aux enfers », sa critique unanimement favorable, nous ont amenés à quelques réflexions. Pour ma part, et je m'exprime ici à titre personnel, je ne peux que m'étonner du manque d'intérêt de beaucoup de camarades pour sa diffusion. Si des critiques devaient être adressées à ce livre, lu par des dizaines de milliers de personnes, il fallait les faire franchement. Cette bataille pour la vérité dont ce livre est un élément, a une grande importance, répétons-le, pour lutter contre les falsifications de l'histoire, la négation des crimes nazis par certains. Si chacun d'entre vous prenait ou commandait quelques livres en les payant tout de suite, nous pourrions sans doute obtenir un nouveau tirage... »²⁸

On peut penser que les survivants qui n'avaient pas été sollicités pour le livre ont imaginé connaître la réalité qu'il présentait et que celui-ci s'adressait surtout à d'autres... Mais il y a là aussi peut-être la possibilité de clore la boucle et de revenir vers l'histoire d'une Amicale animée par un collectif très engagé, menant une bataille qui se précise, autour de la représentation d'Auschwitz et du génocide, au nom des autres camarades, au nom des personnes assassinées, au nom des valeurs. Ce fut le terreau de ce livre, qui marque une étape dans l'histoire du témoignage et qui est à (re)découvrir.

Isabelle Ernot